

LE NOM DE BERLIN

Maurice Blanchot

Éditions Léo Scheer | « Lignes »

2000/3 n° 3 | pages 129 à 141

ISSN 0988-5226

ISBN 2914172052

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-lignes1-2000-3-page-129.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Léo Scheer.

© Éditions Léo Scheer. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MAURICE BLANCHOT

LE NOM DE BERLIN

[Ce texte fait partie de ceux que Maurice Blanchot avait écrits, au début des années soixante, pour le projet de la *Revue internationale* dans lequel, avec quelques autres et notamment Dionys Mascolo, il mit tant d'énergie et qui pourtant ne vit jamais le jour. Il y a dix ans exactement, le numéro 11 de *Lignes* publiait un dossier de textes préparatoires et de correspondances concernant cette revue. Quant aux quatre textes écrits par Blanchot pour celle-ci, ils avaient été publiés dans un numéro spécial de la revue dirigée à Turin par Elio Vittorini et Italo Calvino, *Il Menabò* (n° 7, avril 1964), traduits par Guido Neri et Gabriella Zano-betti. Ils ont ensuite été soit oubliés, soit partiellement ou totalement repris et modifiés par leur auteur dans *L'Entretien infini*, en 1969.

L'un d'eux a cependant connu un destin singulier. « Berlin » – c'est le premier titre que lui donna Maurice Blanchot – fut donc d'abord traduit par Guido Neri en 1964, sous le titre « Il Nome Berlino ». Près de vingt ans plus tard, il est traduit en anglais par James Cascaito dans *Semiotext(e)* (vol. IV, n° 2, New York, 1982); deux versions de ce texte existent donc à ce moment-là, mais plus la version française d'origine, perdue. Paraît alors à Berlin, chez Merve Verlag, sous forme de plaquette, une version bilingue, française et allemande (1983). La traduction allemande y est assurée par Isolde Eckle; la « traduction » française par Hélène Jelen (Nancy) et Jean-Luc Nancy. De celle-ci, les traducteurs s'en expliquèrent en ces termes : « *Ce destin singulier, pour un texte consacré, sous le nom de Berlin, à la division et à l'absence de rapport "à l'intérieur d'un même langage" et d'une même "culture", nous a suggéré la tentative de reconstituer un texte français à partir des ver-*

sions étrangères, en essayant de jouer l'intervalle entre "faire du Blanchot" et faire un autre texte. Maurice Blanchot a bien voulu accepter cette proposition et signer ce texte, (comme) son texte. »

Aujourd'hui, plus de dix ans après la chute du mur de Berlin, le tapuscrit original a été retrouvé. C'est le premier des deux textes que nous publions ci-après, celui-ci pour la première fois en français dans sa version d'origine. Mais pour que ce destin singulier ne soit pas effacé, comme les traces de la division allemande ont elles-mêmes été effacées (ou tentent de l'être), nous avons désiré publier aussi, dans sa proximité, la version « traduite », assortie des deux lettres par lesquelles Blanchot donna son aval et sa signature à ses « auteurs ».

Lignes]

Berlin est pour tous le problème de la division. À un certain point de vue, c'est un problème strictement politique pour lequel l'on doit considérer qu'il y a des solutions strictement politiques. À un autre point de vue, c'est un problème social et économique (politique encore, mais en un sens plus large), puisque là se rencontrent deux systèmes et deux structures socio-économiques. À un autre point de vue, c'est un problème métaphysique : Berlin n'est pas seulement Berlin, mais le symbole de la division du monde, davantage : un « point d'univers », le lieu où la réflexion sur la nécessité et l'impossibilité de l'unité s'accomplit en chacun de ceux qui y demeurent et qui, y demeurant, ne font pas seulement l'expérience d'un séjour, mais d'une absence de séjour. Ce n'est pas tout. Berlin n'est pas un symbole, c'est une ville réelle où vivent des drames humains que d'autres grandes villes ne peuvent pas connaître : ici, la division s'appelle déchirement. Ce n'est pas tout. Berlin pose d'une

façon insolite le problème de deux cultures opposées à l'intérieur d'un même ensemble culturel, de deux langages sans rapport à l'intérieur d'un langage identique, donc et en question la sécurité intellectuelle ou la possibilité de communication qu'apporte d'une manière trompeuse aux hommes vivants les uns auprès des autres l'appartenance à une même langue et à un même passé historique. Ce n'est pas tout.

Traiter, c'est-à-dire interroger le problème de Berlin comme problème de la division, ce n'est pas non plus énumérer de la manière la plus complète les diverses formes sous lesquelles on peut le saisir. Comme problème de la division, il faut dire que Berlin est un problème indivisible. De là que, lorsqu'on isole momentanément, fût-ce pour la clarté d'un exposé, telle ou telle donnée particulière de la situation de « Berlin », il se peut qu'on fausse non seulement la question dans son ensemble, mais cette donnée particulière même qu'on ne peut pourtant saisir autrement qu'en la considérant à part.

Le problème de la division – de la fracture – tel que Berlin le propose, non seulement aux Berlinoïses, non seulement aux Allemands, mais, je crois, à tout homme réfléchissant, et le propose d'une manière impérieuse, je veux dire douloureuse, est un problème qu'on ne peut formuler adéquatement, dans sa réalité *complète*, qu'en décidant de la formuler *fragmentairement* (cela ne veut pas dire partiellement). Autrement dit, chaque fois que nous évoquons un problème de ce genre – il y en a d'autres, tout de même –, nous devons nous rappeler qu'en parler d'une manière juste, c'est en parler en laissant aussi parler le manque abrupt de nos paroles et de notre pensée, en laissant donc parler

notre impossibilité d'en parler d'une manière prétendument exhaustive. Cela signifie : 1. que l'omniscience, serait-elle possible, ne s'applique pas ici : ici, un Dieu sachant tout, manquerait essentiellement la situation; 2. qu'en général on ne peut pas dominer, survoler, embrasser d'un regard le problème de la division, pas plus que, dans ce cas et dans d'autres, la vision panoramique ne saurait être une vision juste; 3. que le choix délibéré du fragment n'est pas un retrait sceptique, le renoncement fatigué à une saisie complète (il pourrait l'être), mais une méthode patiente-impatiente, mobile-immobile de recherche, et aussi l'affirmation que le sens, l'intégralité du sens ne saurait être immédiatement en nous et en ce que nous écrivons, mais qu'elle est encore à venir et que, questionnant le sens, nous ne le saisissons que comme devenir et avenir de question; 4. cela signifie, enfin, qu'il faut se répéter. Toute parole de fragment, toute réflexion fragmentaire exigent cela : une réitération et une pluralité infinies.

J'ajouterai deux remarques (fragmentaires). L'abstraction politique forcenée que représente Berlin a trouvé le comble de son expression le jour où a été édifié le mur, pourtant quelque chose de dramatiquement concret. Jusqu'au 13 août 1961, l'absence de séparation visible – encore que des contrôles réguliers et irréguliers fissent sentir l'approche énigmatique d'une ligne de démarcation – rendait ambiguës la nature et la signification du partage; moins qu'une frontière, puisque chaque jour on pouvait la franchir massivement en échappant au contrôle, mais aussi, bien davantage, puisque la franchir c'était passer, non pas d'un pays à un autre, d'une langue à une autre, mais, dans le même pays et la même langue,

de la « vérité » à l'« erreur », du « mal » au « bien », de la « vie » à la « mort » et ainsi subir, comme à son insu, une radicale métamorphose (toutefois, sans que l'on pût décider autrement que par une réflexion partielle où se situaient exactement ce « bien » et ce « mal » si brutalement tranchés). L'édification presque instantanée du mur a substitué à l'ambiguïté encore indéfinie la violence de la séparation décisive. Hors d'Allemagne, on a compris, avec plus ou moins d'intensité, avec plus ou moins de négligence, quels changements humains dramatiques et aussi économiques et politiques annonçait cet événement. Mais quelque chose, je crois, a échappé (peut-être aussi à bien des Allemands) : c'est que la réalité de ce mur était destinée à frapper d'*abstraction* l'unité d'une grande ville mouvante, ville qui n'était et qui n'est, en réalité – c'est même là sa profonde réalité – ni une seule ville ni deux villes, ni la capitale d'un pays, ni seulement une ville importante quelconque, ni le centre ni autre chose que ce centre absent. Or, le mur a voulu *abstraitement concrétiser* la division, la rendre visible et tangible, c'est-à-dire forcer à penser désormais Berlin, dans l'unité même de ce nom, non plus sous l'espèce de l'unité perdue, mais comme la réalité sociologique de deux villes absolument différentes¹. Le « scandale » et l'importance du mur, c'est que, dans l'oppression concrète qu'il représente, il est lui-même essentiellement abstrait et qu'ainsi il nous rappelle, à nous qui l'oublions constamment, que l'abstraction, ce n'est pas un simple mode fautif de penser ou une forme apparemment appauvrie de langage,

1. Le mur a prétendu substituer la vérité sociologique d'une situation, son état de fait, à la vérité plus profonde qu'on pourrait dire, mais en simplifiant beaucoup, dialectique de cette situation.

mais que l'abstraction, c'est notre monde, celui où nous vivons et où nous pensons quotidiennement.

Il y a eu, sur la situation de Berlin, une infinité d'écrits. Je suis frappé de constater que ce sont, du moins pour les non-Allemands, deux romans qui ont permis le mieux d'approcher cette situation, deux romans qui ne sont ni politiques ni réalistes. Je n'en ferai pas mérite au seul talent d'Uwe Johnson, mais à la vérité de la littérature. La difficulté même et, pour mieux dire, l'impossibilité, pour l'auteur, d'écrire ces livres où est en jeu la division, c'est-à-dire la nécessité pour lui de ressaisir cette *impossibilité* en écrivant et par l'écriture, c'est cela qui a rendu l'œuvre littéraire proche de l'étrangeté de « Berlin », dans l'hiatus même qu'il lui a fallu maintenir, avec une rigueur sombre qui ne se relâche jamais, entre la réalité et la saisie littéraire du sens de cette réalité. Peut-être le lecteur et le critique pressés diront-ils que, dans de tels ouvrages, le rapport au monde et à la responsabilité d'une décision politique quant à ce monde reste lointain et indirect. Indirect, oui. Mais, précisément, il faut se demander si, pour rejoindre par la parole et surtout par l'écriture le « monde », l'indirect n'est pas le droit et même le plus court chemin.

DEUX LETTRES DE MAURICE BLANCHOT
À JEAN-LUC NANCY

Le 4. 2. [19]83

Cher Jean-Luc Nancy,

Pardonnez-moi de vous répondre si tardivement¹. À la vérité, j'avais en moi-même la pensée de vous avoir déjà dit oui, tant je suis persuadé que ce petit texte reviendra en français, enrichi par vos soins, dans une exactitude rehaussée.

Puisque l'occasion m'en est donnée, je voudrais vous dire combien votre texte « L'être abandonné² » m'a donné à méditer, présent maintenant dans l'en-deçà de ma mémoire et tel que je vous en ai presque désapproprié.

Avec mes fidèles sentiments d'amitié.

Maurice Blanchot

Le 16 mars 1983

Cher Jean-Luc Nancy,

Votre texte traduit me semble à son tour un texte original dont je ne peux être que le lecteur émerveillé. N'est-ce pas une manière de travail en commun qui est partagée selon l'indécision des textes qui n'appartiennent à per-

1. Réponse à la demande formulée par le destinataire d'un accord sur le principe de la « traduction » en français.

2. Publié alors in *Argilos*, ensuite repris in *L'Impératif catégorique*. Paris, Flammarion, 1983.

sonne ? Je me suis souvent demandé comment votre collaboration, à vous deux¹, pouvait se poursuivre sans risquer de vous détruire l'un et l'autre. Mais c'est déjà là l'ouverture à la communauté. Ce qui me permet de vous dire combien vos pages d'*Aléa*² m'ont frappé et, à bien des moments, paru décisives, d'autant plus qu'elles me sont venues à un moment où j'avais été entraîné à ébaucher un travail de réflexion sur « communisme et communauté » dans le sillage de G. B. (je viens de lire un Mst [italien] sur G. B. politique où précisément tout était dit, sauf l'essentiel).

Je m'en remets à vous pour les annotations. Uwe Johnson ? Je me rappelle le titre d'un seul de ses romans concernés : « La Frontière³ ».

Merci encore. Voulez-vous dire à Philippe Lacoue-Labarthe combien je pense à lui, dans une proximité attestée silencieusement.

Avec ma fidélité dans l'amitié.

Maurice B.

Comment traduiriez-vous (en allemand) l'arrêt de mort. Je veux dire, son titre ? Personne, d'ailleurs, dans aucune langue, n'a trouvé de solution.

1. Maurice Blanchot semble croire ici que ce sont Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe qui sont, ensemble, les « traducteurs » de son texte, quand ce sont Jean-Luc et Hélène Nancy.

2. La première version, courte, de *La Communauté désœuvrée*, in *Aléa*, n° 4, 1983.

3. *La Frontière* est le premier des livres de Johnson traduit en français. Le deuxième, *L'Impossible biographie* (en allemand, en 1961, traduit chez Gallimard en 1966), commençait ainsi : « *Je m'étais dit voici comment je vais commencer, net, sans bavure : elle lui a téléphoné, puis une virgule, et ajouter alors, comme allant de soi : de l'autre côté de la frontière, afin que tu sois surpris, et que tu croies comprendre. Malheureusement (bien à contrecœur, ce flottement dès le début), je ne peux éviter d'expliquer que dans l'Allemagne de l'an cinquante, il y avait une frontière nationale ; tu vois comme cette deuxième phrase fait bizarre à côté de la première.* »

LE NOM DE BERLIN
(Dans sa version « traduite »)

Pour tous, Berlin est le problème de la division. D'un certain point de vue, c'est un problème strictement politique, pour lequel, nous ne devons pas l'oublier, il existe des solutions strictement politiques. D'un autre point de vue, c'est un problème social et économique (et donc politique, mais dans un sens plus large) : dans Berlin, deux systèmes, deux structures socio-économiques sont confrontés l'un à l'autre. D'un autre point de vue, c'est un problème métaphysique : Berlin n'est pas seulement Berlin, mais aussi le symbole de la division du monde et plus encore : sur un « point universel », le lieu où la réflexion sur l'unité simultanément nécessaire et impossible s'accomplit en chacun de ceux qui y résident, et qui, y résidant, font non seulement l'expérience d'un lieu d'habitation mais aussi celle de l'absence de lieu d'habitation. Ce n'est pas tout. Berlin n'est pas un symbole mais une ville réelle où se jouent les drames humains que d'autres grandes villes ne connaissent pas : la division, ici, a nom déchirure. Ce n'est pas tout. Berlin pose en termes inhabituels le problème de l'opposition de deux cultures à l'intérieur d'un même contexte culturel, de deux langages sans aucun rapport à l'intérieur d'un même langage, et remet ainsi en question la sécurité intellectuelle et la possibilité de communication qu'on s'imagine accordées à des hommes vivant ensemble du fait qu'ils partagent la même langue et le même passé historique. Ce n'est pas tout.

Traiter ou interroger le problème de Berlin comme problème de la division ne peut pas consister dans l'énumération aussi complète que possible des diverses formes sous lesquelles il nous est donné de le saisir. En tant que problème de la division, nous devons dire que Berlin est un problème indivisible. À tel point que lorsque nous isolons provisoirement – ne serait-ce que pour la clarté de l'exposition – telle ou telle donnée particulière de la situation « Berlin », nous courons le risque de fausser non seulement la question dans son ensemble mais aussi cette donnée particulière qu'il n'est pourtant pas possible de saisir sans la considérer pour elle-même.

Le problème de la division – de la fracture – tel que le pose Berlin non seulement aux Berlinois ni même aux seuls Allemands, mais, je crois, à tout être pensant – et de manière impérieuse, je veux dire douloureuse – est un problème que nous ne pouvons pas formuler de manière adéquate dans sa réalité *complète* si nous ne décidons pas de le formuler *fragmentairement* (ce qui ne signifie pas pour autant de manière partielle). Autrement dit, chaque fois qu'il nous arrive d'être confrontés à un problème de cette nature (après tout, il y en a d'autres) nous devons nous souvenir qu'en parler de manière juste veut dire en parler de façon à laisser parler la brèche profonde qu'il y a dans nos mots et dans notre pensée, de façon par conséquent à laisser parler l'impossibilité où nous sommes de parler en des termes qui se voudraient définitifs. Cela signifie : 1. que l'omniscience, si elle était possible, ne serait d'aucune utilité dans ce cas : l'essence d'une telle situation échapperait même à un Dieu supposé tout savoir ; 2. qu'il n'est pas possible, en général, de dominer, de survoler ou d'em-

brasser dans un seul regard le problème de la division et que, dans ce cas comme dans d'autres, la vision panoramique n'est pas une vision juste; 3. que le choix délibéré du fragment n'est pas le retrait sceptique, le renoncement par lassitude à une synthèse complète (il pourrait en être ainsi) mais une méthode de recherche patiente-impatiente, mobile-immobile, et l'affirmation – en outre – que le sens, l'intégralité du sens ne peut se trouver immédiatement en nous et dans ce que nous écrivons, mais qu'elle est encore à venir, et qu'en interrogeant le sens, nous le prenons comme un pur devenir et un pur avenir d'interrogation; 4. cela signifie, pour finir, qu'il faut se répéter. Toute parole en fragments, toute réflexion fragmentaire exigent une répétition et une variation infinies.

J'ajouterai deux observations (fragmentaires). L'abstraction politique insensée que représente Berlin a trouvé son expression la plus aiguë le jour où fut construit le mur, qui est pourtant quelque chose de dramatiquement concret. Jusqu'au 13 août 1961, l'absence d'un signe visible de séparation – bien qu'avant ce jour une série de contrôles réguliers et irréguliers aient déjà fait pressentir l'approche énigmatique d'une ligne de démarcation – donnait à la partition un caractère et une signification ambigus : qu'était-ce ? Une frontière ? Certainement : mais aussi quelque chose d'autre ; quelque chose de moins qu'une frontière, puisque des gens purent la passer en masse chaque jour en échappant au contrôle ; mais aussi quelque chose de plus, car le fait de la franchir ne signifiait pas le passage d'un pays à un autre, d'une langue à une autre, mais le passage à l'intérieur du même pays et de la même langue, de la « vérité » à l'« erreur », du « mal » au

« bien », de la « vie » à la « mort », et impliquait d'être soumis, presque sans le savoir, à une métamorphose radicale (mais pour décider où se situaient proprement ce « bien » et ce « mal », ainsi brutalement opposés, on ne pouvait se fonder sur autre chose que sur une réflexion partielle). La construction presque instantanée du mur substitua à l'ambiguïté encore indécise la violence de la séparation décidée. Or de l'Allemagne, on se rendit compte d'une manière plus ou moins intense, plus ou moins superficielle, des changements dramatique que cet événement annonçait, non seulement dans les rapports humains, mais aussi dans les domaines économiques et politiques. Mais une chose, je crois, passa inaperçue (et peut-être même aux yeux de beaucoup d'Allemands) : le fait que la réalité de ce mur était destinée à *précipiter* l'unité d'une grande ville pleine de vie, une ville qui n'était pas et n'est pas, en réalité – c'est même en cela que consiste sa réalité profonde –, ni une seule ville, ni deux villes, ni la capitale d'un pays, ni n'importe quelle ville importante, ni le centre, ni rien d'autre que ce centre absent. Ainsi le mur réussit à *concrétiser abstraitement* la division, à la rendre visible et tangible, et donc à nous contraindre à penser désormais Berlin, dans l'unité même de son nom, non plus sous le signe de l'unité perdue, mais comme réalité sociologique constituée par deux villes absolument différentes¹. Le « scandale » et l'importance du mur, c'est qu'il soit lui-même, dans l'oppres-

1. Le mur a prétendu substituer la vérité sociologique d'une situation, son état de fait, à la vérité plus profonde qu'on pourrait dire – mais en simplifiant beaucoup – dialectique de cette situation.

sion concrète qu'il représente, essentiellement abstrait et qu'il rappelle ainsi ce que nous oublions continuellement : à savoir que l'abstraction n'est pas simplement une manière de penser inexacte ou une forme de langage manifestement appauvri, mais que l'abstraction est notre monde, le monde où, jour après jour, nous vivons et pensons.

Nous disposons désormais d'une quantité considérable d'écrits sur la situation de Berlin. Je suis frappé de constater que parmi tous ces textes, ce sont deux romans qui offrent, du moins pour les non-Allemands, la meilleure approche de la situation, deux romans qui ne sont ni politiques, ni réalistes. Je n'en attribuerai pas le mérite au seul talent d'Uwe Johnson mais à la vérité de la littérature. La difficulté même et pour mieux dire l'impossibilité pour l'auteur d'écrire de tels livres où la division est mise en jeu – et ainsi la nécessité pour lui de ressaisir cette *impossibilité* en l'écrivant et dans l'écriture –, voilà ce qui accorde l'opération littéraire avec la singularité de « Berlin », justement par ce hiatus qu'elle a dû laisser ouvert avec une rigueur obscure et jamais relâchée, entre la réalité et la saisie littéraire de son sens. Le lecteur ou le critique impatient dirait peut-être que, dans des œuvres de ce genre, le rapport au monde et à la responsabilité d'une décision politique à son égard reste lointain et indirect. Indirect, oui. Mais on doit précisément se demander si pour accéder au « monde » par la parole et surtout par l'écriture, une voie indirecte ne serait pas la voie juste, et aussi la plus courte.

Texte français établi par Hélène
et Jean-Luc Nancy